

## Palettes italiennes - Comment s'est constituée la collection ?

Si le musée des Augustins a acquis sa renommée grâce à la sculpture médiévale, ses collections de peinture méritent, elles aussi, d'être mieux connues et tout particulièrement la peinture italienne. Ces œuvres ont été rassemblées surtout par les hasards de l'histoire, mais il est à noter qu'en matière artistique, Toulouse a toujours été plus influencée par l'Italie que par l'Espagne sa voisine.

### Une ouverture ancienne sur l'Italie

#### > Les séjours en Italie de peintres toulousains (XVIIe – XVIIIe siècles)

Comme beaucoup d'artistes européens, les peintres toulousains, d'origine ou d'adoption, ont complété leur formation par un voyage en Italie, un séjour à Rome. De véritables colonies d'artistes étrangers se regroupaient au pied du Pincio, autour de Santa Maria del Popolo ou de la Trinité des Monts.

Jean Chalette (1581-1644) originaire de Troyes, séjourna à Gênes, Milan, Turin et Mantoue avant de s'installer définitivement à Toulouse où il devint peintre de l'Hôtel de Ville ; Nicolas Tournier (1590-1639) originaire de Montbéliard, arrivé à Rome peu de temps après la mort du Caravage (1610), y resta jusqu'en 1626. Il travailla ensuite en Languedoc, à Narbonne, Carcassonne et surtout Toulouse. Chalette et Tournier contribuèrent à introduire le Caravagisme en Languedoc.

Antoine Rivalz (1667-1735) appartenait à une véritable dynastie de peintres toulousains ; après un apprentissage auprès de son père Jean-Pierre, il alla se perfectionner à Paris, puis à Rome : il obtint le 2<sup>ème</sup> prix de l'Académie de Saint-Luc pour son tableau *Jupiter foudroyant les Titans* (1694). Revenu à Toulouse, il devint peintre de l'Hôtel de Ville.

Le cas de Pierre Subleyras (1699-1749) est plus original. Venu d'Uzès, il entra dans l'atelier d'Antoine Rivalz et participa à la décoration de l'Hôtel de Ville et d'autres édifices. Il partit à Rome en 1728, mais son séjour, à l'exemple de Poussin, devint définitif. Il travailla pour le pape, épousa une femme peintre, Maria Felice Tibaldi (*Le Triomphe d'Arlequin*, éventail) ; leur fille Clementina Subleyras-Tibaldi fut une miniaturiste réputée.



Subleyras-Tibaldi Maria Felice, *Le Triomphe d'Arlequin*

Autour de 1740, huile sur toile, 23,8 x 51,3 cm

Musée des Augustins.

Avec Pierre-Henri de Valenciennes (1750-1819) on retrouve le cas, plus classique, du jeune peintre toulousain séjournant en Italie pour compléter sa formation, mais il alla plus loin que ses prédécesseurs. Son premier voyage (1777-1780) le conduisit à Rome, à Naples et en Sicile ; il s'en souvint dans son morceau de réception à l'Académie Royale, *Cicéron découvrant le tombeau d'Archimède* : il a représenté sa vision de la Syracuse antique dans un paysage idéal<sup>1</sup>. Un nouveau voyage en Italie, entrepris en 1782, se prolongea jusqu'en Orient.

De ces séjours italiens, les peintres rapportaient souvent à Toulouse des copies des tableaux des grands maîtres : Raphaël, Le Titien, Véronèse, les Carrache, Guido Reni, le Dominiquin. Ces copies, la plupart du temps anonymes, enrichissent les collections de l'Académie Royale de peinture, sculpture et architecture de Toulouse fondée en 1751 par un privilège unique en province.

### > La venue à Toulouse de peintres italiens

Depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Toulouse était devenue une ville ardemment catholique, une capitale de la Contre-Réforme ; les chantiers d'édifices religieux se multipliaient et attiraient les artistes de tout le royaume et même de l'étranger. C'est sans doute pourquoi Antonio Verrio (1639-1703), né à Lecce en Apulie, à l'extrémité de la Péninsule, vint travailler pendant quelques années pour les églises toulousaines. C'est ainsi qu'il peignit un grand tableau baroque, *Le Mariage de la Vierge* pour le maître autel de l'église des Carmes Déchaussés (entre 1666 et 1670). Puis il quitta Toulouse, peut être à la suite d'un scandale lié à ses aventures amoureuses et exerça à Paris puis en Angleterre où il décora les châteaux royaux de Windsor et Hampton Court.

<sup>1</sup> Ce tableau est conservé au musée des Augustins.



Antonio Verrio, Le Mariage de la Vierge  
Entre 1666 et 1668, huile sur toile, 351 x 237 cm  
Musée des Augustins.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, un Vénitien, Pietro Bellotti, neveu d'Antonio Canaletto, vint travailler à Toulouse. Son talent était plus modeste que celui de son célèbre oncle : c'était « un honnête artisan de la veduta »<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Axel Hemery, *La peinture italienne au musée des Augustins*, catalogue raisonné, Toulouse, 2003

## Les saisies révolutionnaires et impériales

### > L'héritage de l'Ancien Régime

Avant de disparaître comme toutes les autres institutions d'Ancien Régime en 1793, l'Académie Royale de Toulouse avait demandé au département de la Haute-Garonne la création d'un musée (30 décembre 1792) ; ses collections constituèrent le premier fonds de ce musée ouvert dans l'ancien couvent des Augustins en août 1795, avec les œuvres provenant de la galerie de peinture de l'Hôtel de Ville ; les tableaux confisqués dans les églises et couvents de la ville vinrent les rejoindre (ainsi, le *Mariage de la Vierge* de Verrio). Les collections privées des émigrés sont également saisies, en particulier celles de deux prélats, l'archevêque de Montauban, Le Tonnelier de Breteuil et l'archevêque d'Albi, le cardinal de Bernis.

Monseigneur Anne-François-Victor Le Tonnelier de Breteuil (1726-1794), neveu de Madame Du Châtelet l'amie de Voltaire, était à la tête du diocèse de Montauban depuis 1762 ; c'était le personnage le plus riche de la ville. Il avait réuni dans son palais épiscopal (actuel musée Ingres) une belle collection de peinture nordique et italienne. La collection fut saisie en 1794 et Mgr le Tonnelier mourut en prison. Cette collection italienne n'est guère originale (natures mortes, scènes de genre et de batailles) mais elle comporte une belle œuvre, la *Sainte Cécile* de Pietro Ricchi.



Pietro Ricchi, *Sainte-Cécile*  
Huile sur toile, 135 x 112 cm  
Musée des Augustins.

La collection italienne du cardinal de Bernis est beaucoup plus intéressante. C'est celle d'un homme de goût qui fut ambassadeur à Venise puis à Rome. François-Joachim de Pierre de Bernis (1715-1794) était issu d'une famille noble mais pauvre de l'Ardèche. Venu très jeune à Paris, il se fit remarquer dans les Salons par son esprit, sa conversation brillante, ses vers aimables. Voltaire, dont il fut le correspondant, le surnommait « Babet la Bouquetière » : « J'ai lu les Saisons de M. de Bernis, que cela est plein de verdure, de roses, de lis, de pivoines ! Cet homme est Babet la Bouquetière »<sup>3</sup>. Il obtint la protection de la marquise de Pompadour qui le fit nommer ambassadeur de France auprès de la République de Venise (1751-1755), puis ministre des Affaires étrangères (1756). Il avait contribué à engager la France dans la malheureuse Guerre de Sept Ans, mais à la suite des premières défaites, ayant conseillé la paix, il fut disgracié. Il devint alors cardinal-archevêque d'Albi ; dans son diocèse, il développa l'enseignement, installa des manufactures... En 1768, il fut envoyé comme ambassadeur à Rome. Il donna beaucoup d'éclat à son ambassade dont il voulait faire « l'auberge de France dans un des carrefours de l'Europe ». Il s'intéressait à l'Académie de France à Rome, achetait des tableaux aux peintres, accueillit Fragonard. La Révolution, dont il fut l'adversaire, le priva de son évêché d'Albi et de son poste d'ambassadeur. Il mourut à Rome en 1794. Sa collection de peinture, dont une partie avait sans doute été réunie par son neveu, fut saisie à Albi. Une trentaine de tableaux proviennent de peintres italiens : relativement peu de tableaux religieux mais des scènes de genre, des paysages, des petits formats mythologiques bien fait pour plaire à « Babet la Bouquetière » comme *Vénus et Vulcain* de Sebastiano Conca. Mais les fleurons de la collection Bernis sont *La Sainte Famille* du Florentin Jacopo Zucchi (XVIe siècle) et une veduta, *Le Pont du Rialto à Venise* de Francesco Guardi.



Jacopo Zucchi, *Sainte Famille*  
Huile sur cuivre, 43 x 36 cm  
Toulouse, Musée des Augustins.

<sup>3</sup> Jean Marie Rouart, *Bernis le cardinal des plaisirs*, Gallimard, 1998 (Babet la Bouquetière était une célèbre marchande de fleurs de Paris).

### > Les butins de la Révolution et de l'Empire

Les guerres de la Révolution et de l'Empire ont donné lieu à de très importants prélèvements d'œuvres d'art dans les pays occupés et tout particulièrement en Italie.

Au début de la campagne d'Italie, en avril 1796, Bonaparte galvanisait ses troupes démoralisées et indisciplinées en leur annonçant les pillages à venir : « Soldats, vous êtes nus. Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde ; de riches provinces, de grandes villes, seront en votre pouvoir, vous y trouverez honneur, gloire et richesse ». Enchaînant rapidement les victoires, les Français firent une entrée triomphale dans Milan (15 mai 1796). Bonaparte y leva une contribution militaire (« Nous tirerons de ce pays vingt millions »). Sur instruction du Directoire, le pillage se poursuivit à Modène où le duc fut contraint de payer dix millions et de donner une vingtaine de tableaux, puis en Italie centrale, Emilie et Toscane.

Le Directoire présentait la campagne d'Italie sous le jour le plus favorable : une libération des peuples de leurs tyrans avec la création de « Républiques-sœurs » de la République Française ; de même, il n'hésitait pas à présenter ce pillage des œuvres d'art et leur transfert en France comme une autre libération : elles allaient enfin connaître leur véritable patrie. C'est ainsi que le 27 juillet 1798, le ministre de l'Intérieur du Directoire, François de Neufchâteau, accueillait à Paris en grande cérémonie un interminable convoi d'œuvres d'art italiennes envoyées par le général Bonaparte ; il prenait à témoin les artistes du passé : « Oui, c'était pour la France que vous enfantiez vos chefs-d'œuvre. Enfin donc, ils ont retrouvé leur destination. Réjouissez-vous, morts fameux, vous entrez en possession de votre renommée ». Cependant, certains artistes, dont Pierre-Henri de Valenciennes, protestèrent contre le dépouillement des églises et palais italiens et signèrent des pétitions en 1799.

Sous le Consulat, le ministre de l'Intérieur, Chaptal, fut à l'origine de l'arrêté du 14 Fructidor An IX (1<sup>er</sup> septembre 1801) qui créait des musées dans quinze villes de province. (Le musée des Augustins, ouvert en 1795, voyait ainsi sa reconnaissance nationale). Ces quinze « petits Louvre » eurent leur part du butin artistique accumulé à Paris grâce aux envois de l'Etat.

En 1803, le musée des Augustins reçut ainsi du gouvernement consulaire vingt-neuf tableaux dont huit italiens. Parmi eux figurait le très beau *Saint Jean l'Évangéliste et saint Augustin* du Pérugin, élément d'un polyptyque peint entre 1505 et 1523 pour l'église Sant'Agostino de Pérouse. Six panneaux avaient été prélevés par les troupes françaises en 1797<sup>4</sup>.

<sup>4</sup> Les fragments de ce retable inachevé à la mort du Pérugin sont actuellement dispersés entre l'Italie (Pérouse), la France (Paris, musée du Louvre, musées de Lyon, Grenoble et Toulouse) et les États-Unis (Birmingham, Alabama).



Le Pérugin, *Saint Jean l'Évangéliste et saint Augustin*  
Entre 1512 et 1523, huile sur bois, 173 x 92 cm  
Musée des Augustins.

Sous l'Empire, en 1805, un nouvel envoi de douze tableaux fit entrer dans les collections du musée quatre grandes œuvres italiennes : *Le Triomphe de Judith* de Francesco Curradi, provenant des collections de Louis XIV et trois « butins de guerre », *Apollon et Marsyas* de Guido Reni, enlevé au Palais royal de Turin, *La gloire de tous les saints* et *Le martyre de saint Jean et saint Paul* du Guerchin, confisqués au duc de Modène.

En 1809, Napoléon, vainqueur des Autrichiens (Essling, Wagram) fit saisir par Vivant Denon des œuvres d'art à la galerie impériale du Belvédère. En 1812, la collection italienne du musée s'enrichit de neuf tableaux « viennois » dont *Le Mariage mystique de sainte Catherine* de Francesco Cairo<sup>5</sup>.



Francesco Cairo, *Le Mariage mystique de sainte Catherine*  
Huile sur toile, 299 x 225 cm. Musée des Augustins.

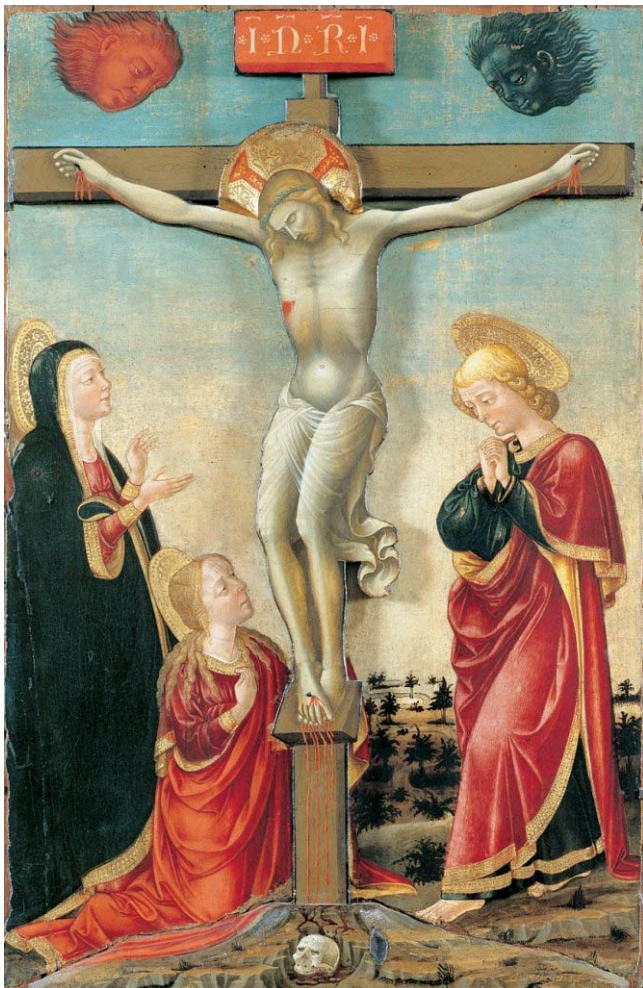
<sup>5</sup> Tableau peint pour le maître autel de l'église Santa Catarina di Brera à Milan, supprimée en 1782, et transporté à Vienne.

Avec ces derniers envois du gouvernement impérial, les collections italiennes du musée des Augustins étaient solidement constituées.

Avec la fin de l'épopée napoléonienne, les butins artistiques cessèrent d'enrichir les musées français. Le Traité de Paris (20 novembre 1815) prévoyait la restitution des œuvres d'art enlevées aux pays voisins, mais toutes ne repartirent pas.

### > Les achats, donations et dépôts des XIXe et XXe siècles

Alexandre du Mège, archéologue passionné par le Moyen Age et conservateur du musée des Augustins (de 1832 à 1862) lui vendit *Le Christ en croix, la Vierge, saint Jean et sainte Madeleine*, œuvre d'un primitif italien du XVe siècle Neri di Bicci, étrange tableau en relief dans lequel l'artiste a réemployé un Christ en croix antérieur attribué à Lorenzo Monaco.



Neri di Bicci, *Le Christ en croix, la Vierge, saint Jean et sainte Madeleine*,  
Tempera à l'œuf sur bois, 114 x 75 cm  
Musée des Augustins.



Sous le Second Empire, l'extraordinaire collection d'antiquités étrusques, de majoliques, de primitifs italiens réunie par le marquis Gianpietro Campana di Cavelli (1807-1880) directeur du Mont-de-Piété de Rome, confisquée et vendue après la faillite du collectionneur, fut acquise par la France. (Campana était une ancienne relation de Napoléon III). Le Louvre en eut la meilleure part mais il en déposa une partie dans les musées de province. *La Visitation de la Vierge à sainte Elisabeth* de Cristofano Gherardi (1508-1556) arriva ainsi au musée.

Après la deuxième guerre mondiale, de nouveaux tableaux vinrent enrichir la collection italienne. Ce sont des œuvres confisquées par les nazis à leurs propriétaires et récupérées en Allemagne en 1945. Confiées à la garde de la Direction des Musées de France, elles ont été déposées par le Louvre (sous le sigle M.N.R. : Musées Nationaux Récupération).

*La Vue du Grand Canal de Venise* de Francesco Guardi (1712-1793) entra au musée en 1952 et *La Chasse*, d'un anonyme florentin (milieu du XVe siècle) en 1959.

Dans les années 50 et 70, la Ville de Toulouse acheta quelques œuvres à des particuliers : le charmant *Triomphe d'Arlequin* de Maria Felice Subleyras-Tibaldi, *La Sainte famille au dévidoir* avec saint Jean d'Antiveduto Gramatica, attribué à l'époque au peintre des Capitouls, Jean Chalette, et enfin la collection de Mademoiselle Calvet, dans laquelle figure la *Scène de la vie d'Esther* (?) de Carlo Francesco Nuovolone.

Beaucoup de ces tableaux italiens étaient en réserve. Certains, comme la très belle *Chasse*, sont exposés pour la première fois.



Antiveduto Gramatica, *La Sainte famille au dévidoir*

Huile sur toile, 158 x 199 cm

Musée des Augustins.

Crédits photographiques : © Toulouse, musée des Augustins – Clichés : Daniel Martin.